

naïvement à ses camarades tout ce qui s'était passé. De ce jour, il fut admis que Mlle Printemps était décidément une honnête fille.

Peu de temps après, le jeune peintre chez qui on avait pendu la crémaillère tomba gravement malade ; il était pauvre et on ne lui connaissait pas de famille. Lucy, à qui la concierge avait parlé du malheureux garçon, entra bravement chez lui et le soigna comme une sœur. A partir de ce moment, tous les rapins de la rive gauche se seraient fait couper en quatre pour la mignonne Mlle Printemps.

Le jeune peintre, qui s'appelait Pierre Landrol, pendant sa longue convalescence, guettait les visites de la petite voisine, comme les seuls moments heureux de ses longues journées ; durant tout le temps du danger, elle avait abandonné sa chère peinture, le soignant jour et nuit, de concert avec un interne des hôpitaux, camarade et ami d'enfance du peintre. Mais, une fois le danger passé, elle s'était remise au travail, et Pierre ne la voyait que pendant quelques minutes le matin, puis vers la fin de la journée, quand elle rentrait un peu lasse ; malgré sa fatigue, elle était toujours gaie, gazouillante comme un oiseau, allant et venant dans l'atelier avec de petits mouvements vifs et légers.

— Vous m'apportez un peu de soleil chaque fois que vous entrez ; nous vous avons bien nommée...

Elle se mettait à rire et s'enfuyait bientôt en lui faisant quelque recommandation maternelle.

Peu à peu, la vie ordinaire reprit son train. Pierre se remit au travail ; il avait à regagner le temps perdu, car il vivait de sa peinture, c'est-à-dire qu'il en vivait très mal. Les visites cessèrent ; mais quand, par hasard, les deux voisins se recontrairent sur le palier, chacun souriait, et la main restait dans la main pendant qu'ils échangeaient quelques mots. Pierre aurait bien voulu entrer chez la jeune fille, ne fût-ce que pendant dix minutes, mais Lucy ne l'y engageait pas ; elle n'était pas prude le moins du monde, et elle l'avait prouvé ; mais elle comprenait fort bien ce que sa position isolée avait de difficile, et elle se gardait jalousement.

Tout l'hiver se passa ainsi ; les artistes, qu'on accuse si facilement de ne pas prendre la vie au sérieux, sont parmi les plus grands travailleurs de notre temps. Pour sa part, Pierre peignait avec une sorte de rage ; il avait à lutter contre bien des difficultés ; il n'avait pas été, comme la plupart de ses camarades, rompu de bonne heure à la partie "métier" qu'il y a en tout art ; il n'avait commencé sa vie de peintre qu'après la vingtième année ; sa famille l'avait destiné au commerce, et il s'était brouillé avec les siens, quand, poussé par ce qu'il considérait comme une vocation irrésistible, il avait jeté les bonnets de coton de son oncle par-dessus tous les

moulins des environs, au lieu de les vendre, comme il eût été de son devoir de faire. Depuis ce temps, il avait mangé beaucoup de vache enragée ; il avait fait tout ce qui concernait son art, depuis la peinture d'enseignes de boutique jusqu'aux couvertures de boîtes à bonbons ; mais il avait persévéré, il n'était plus retourné auprès de son oncle, le bonnetier, et voyait enfin arriver le jour où les marchands de tableaux consentiraient à le faire travailler à des prix presque raisonnables.

Il se persuadait assez souvent que son travail même exigeait une visite au Louvre ; il s'attardait consciencieusement devant quelque chef-d'œuvre, puis, sans même s'être rendu compte de ses mouvements, il se trouvait bientôt auprès de l'échelle monstre sur laquelle était perchée la petite Mlle Printemps ; elle lui souriait d'en haut, puis descendait vite, vite ; alors, pour se faire une contenance, il lui parlait de sa copie, lui donnait quelques bons avis, et souvent même, s'emparant des pinceaux, il lui corrigait une ligne boiteuse ou lui trouvait le ton juste qu'elle cherchait depuis une heure ; elle lui était très reconnaissante de ses conseils et cherchait à en profiter. La pauvre enfant manquait terriblement de science ; ses copies étaient faibles ; mais, comme elle avait le feu sacré et qu'elle était persuadée "qu'un de ces jours" elle était destinée à être un "grand peintre", elle n'en travaillait pas moins avec une ardeur qui l'épuisait.

Un jour que, poussé, comme d'ordinaire, par l'amour des maîtres, Pierre parcourait la longue galerie, il chercha des yeux la grande échelle et ne la vit pas.

— Mlle Printemps, pensa-t-il, se sera offert un congé.

Mais il ne regarda pas le Titien qu'il était venu étudier que très vaguement et revint chez lui presque en courant.

— Mademoiselle Morand n'est pas allée au Louvre aujourd'hui ? dit-il en entrant chez la concierge, comme pour voir s'il n'y avait pas de lettres pour lui.

— Non, la pauvre mignonne... , répondit la concierge, une bonne grosse femme, bien maternelle, qui se considérait un peu comme ayant charge d'âmes à l'endroit de ses nombreux locataires : voilà deux jours qu'elle ne sort pas ; elle a été trempée jusqu'aux os en rentrant jeudi, et elle toussait... toussait ! "Ah ! madame Chenu, qu'elle me dit, j'ai bien peur de ne pas travailler beaucoup demain !" "Voulez-vous bien rentrer tout de suite, que je lui fais, et m'ôter tous ces chiffons mouillés, tandis que je vas préparer un bon lait de poule ?" "Merci, ma bonne madame Chenu", et ça gentiment, avec son bon petit sourire ! Mais le lait de poule ne l'a pas empêchée de tousser toute la nuit comme une malheureuse. Je crains bien qu'elle n'ait son affaire, celle-là ; ces couleurs rouges et blanches sont trompeuses, c'est pas bon teint. "Ah ! que je me disais en

la quittant tout à l'heure, voilà encore un petit printemps qui n'aura pas son été !"

Et la bonne femme secoua la tête.

Pierre, sans répondre, monta l'escalier quatre à quatre. Puis il s'arrêta brusquement ; les mots de la concierge se répétaient machinalement en lui :

— Voilà encore un petit printemps qui n'aura pas son été !

Son cœur battait avec violence ; sa jeune voisine allait-elle donc mourir ? A cette pensée, il se raidit comme pour combattre un ennemi terrible ; alors seulement il comprit que, depuis des mois, il aimait la pauvre enfant. Il ne voulait pas qu'elle meure... il ne le voulait pas ; il la soignerait comme elle-même l'avait soignée à l'automne, comme on a le droit de soigner celle qui sera sa femme... Tout cela tourbillonnait dans sa tête.

— Sa femme...

Il s'arrêta à ce mot, lui trouvant une grande douceur ; ils ne seraient pas bien riches, ils travailleraient tous les deux, mais ils s'aimeraient tant ! Le son d'une toux creuse lui arriva en ce moment, à travers la muraille, car il se trouvait tout contre la porte de sa voisine. Il frappa doucement et entra.

Lucy était étendue sur le canapé, la tête sur un oreiller, très blanche, avec deux taches rouges aux joues ; on eût dit qu'elle était malade depuis longtemps déjà. Pierre s'arrêta au seuil, saisi, ne sachant que dire, n'osant avancer.

— Entrez, monsieur Pierre ; on vous a dit que j'étais un peu malade, mais ça ne sera rien ; dans quelques jours, vous me retrouverez sur mon échelle, et vous viendrez me donner des conseils. J'en ai terriblement besoin, n'est-ce pas ?

Et elle lui tendit en souriant sa petite main, qui était plus que jamais une merveille de blanche délicatesse.

Il avança et prit cette main ; il cherchait à parler, et les mots s'arrêtaient dans son gosier et l'étouffaient. Il aurait voulu prendre Lucy dans ses bras, lui dire et lui répéter qu'il l'aimait, qu'il la soignerait si bien qu'avant longtemps ils pourraient se marier ; mais tout cela, il n'osait le dire ; il s'assit auprès d'elle, ne lui laissant pas retirer la petite main blanche, et répéta, sans savoir ce qu'il disait :

— Je suis si fâché... Ça me fait tant de peine !...

Lucy non plus n'entendait pas les mots qu'il prononçait. Il y a d'adorable musique d'opéra sur de banales paroles de libretto. La musique qui chantait en tous deux était de ces musiques-là. Ils se regardaient et se comprenaient ; la maladie de Lucy les rapprochait ; elle leur avait fait faire, en quelques minutes, un chemin dans l'intimité, qu'ils auraient mis peut-être des années à parcourir dans des conditions ordinaires. Elle se reposait en lui, très satisfaite, très heureuse ; sa faiblesse extrême était sa meilleure protection ; elle n'avait pas besoin des marques extérieures